Université Alassane OUATTARA
UFR Communication, Milieu et Société
Département de Géographie

Année Universitaire : 2012-2013

ELEMENTS DE GEOGRAPHIE SOCIALE

(Notes de cours pour les étudiants de Licence 1, Géographie, Histoire, Philosophie et Sociologie)

Joseph P. ASSI KAUDJHIS, ***MCf. Dr. Sc.***
Géographe
Maître de Conférences

SOMMAIRE

	Pages
Avant propos	3
Introduction générale	**5**
Chapitre I : Les origines de la géographie sociale	**7**
1. Un détour par la géographie humaine	7
2. L'émergence de la géographie sociale	10
3. Des géographies sociales contemporaines	14
Chapitre II : L'interaction du social et du spatial	**18**
1. Géographie sociale : Définition et objet	18
2. Les champs, sources et méthodes de la géographie sociale	19
Chapitre III : Géographie sociale et problématiques actuelles de notre société : Cas des inégalités socio-spatiales dans le monde	**30**
1. L'inégale répartition de la richesse dans le monde	30
2. La faim et la malnutrition dans le monde	33
3. Le développement inégal	34
Conclusion générale	**38**
Bibliographie	39
Liste des figures	41
Table des matières	42

AVANT PROPOS

Ce cours fournit une introduction à la géographie sociale en replaçant cette branche dans le champ des sciences géographiques en particulier. De manière générale, cet enseignement vise à inscrire la géographie dans le champ des sciences sociales. Il a pour but d'initier les étudiantes et les étudiants aux interactions entre la géographie et la sociologie, et aussi de leur fournir les instruments nécessaires à l'analyse et à l'explication en géographie sociale. Bien que la sociologie s'intéresse aux rapports des hommes entre eux plus qu'aux rapports des hommes avec l'espace, la géographie ne peut pas ne pas la rencontrer puisque les rapports d'homme à homme, ou plutôt de groupe d'hommes à groupe d'hommes, ont des implications spatiales.

Entre la géographie et la sociologie, les thèmes sont par ailleurs souvent semblables[1]. La morphologie spatiale (une branche de la sociologie) par exemple étudie les formes de la société c'est-à-dire la population, les groupements ruraux et urbains, les formes d'habitat, les mouvements migratoires ; thématiques qui sont également au cœur de l'analyse géographique. D'autre part, la sociologie s'intéresse à l'analyse de la morphologie de la répartition, en quelque sorte aux phénomènes de localisation des individus concernés par la répartition économique, de dispersion, de concentration, des migrations saisonnières, la santé, les loisirs, etc. ; la géographie humaine s'intéresse pratiquement aux mêmes problématiques, mais les géographes eux se positionnent dans l'optique de la localisation spatiale. Les questions sociales n'intéressent les géographes que dans la mesure où elles impliquent d'une manière ou d'une autre une composante spatiale. Les études géographiques sont spatialisées et localisées, tandis que les sociologues ont longtemps travaillé dans un espace plus abstrait. Cette approche tend cependant à s'effriter depuis quelques années.

Les sociologues regardent de plus en plus l'espace concret, les géographes abordent de plus en plus les problèmes sociaux ou les représentations mentales. En effet, l'approche systémique

[1] Entre la géographie et la sociologie, les relations n'ont pas toujours été agréables. Les sociologues ont longtemps considéré que la géographie n'était qu'une sorte de pseudo-sociologie appliquée et que la sociologie économique était mieux à même d'étudier la répartition des hommes et de leurs activités. La morphologie sociale proposée par E. Durkheim comme science qui étudie non seulement pour le décrire mais aussi pour l'expliquer le substrat matériel des sociétés (1900) a été perçue comme une menace directe par les géographes. Les divergences portaient également sur le fond. Les sociologues contestaient fortement la pertinence des approches géographiques, trop matérialiste et trop déterministe à leurs yeux. Les géographes à leur tour reprochaient à la sociologie de se focaliser sur les seules composantes psychologique des groupes humains alors que qu'eux prenaient en compte la base territoriale et les relations des hommes avec la terre, vrais fondements de toute société.

au sein des deux disciplines, des deux sciences, favorise par sa vocation holistique l'intégration réciproque de composantes jusqu'alors délaissées et négligées, distance ou distribution spatiale pour les sociologues, mécanismes sociétaux ou poids des perceptions pour les géographes qui se rapprochent ainsi de la psychosociologie[2] par la prise en compte des comportements et des représentations. Aujourd'hui la géographie et la sociologie offrent irréfutablement des possibilités de collaboration dans divers domaines, notamment celui de l'urbanisme, de l'aménagement du territoire, des mutations culturelles, etc.

Cet enseignement combine, sous la forme d'un cours magistral et de travaux dirigés :

- une réflexion sur l'histoire et la nature de la géographie sociale ;

- une présentation de ses différents champs, sources et méthodes ;

- une réflexion sur un certain nombre de concepts centraux (l'espace, carte, le territoire, la nature, le lieu, la distance) de la géographie sociale et ses applications aux problématiques actuelles et questionnement de notre société, et particulièrement les inégalités sociales dans le monde.

Au terme des cours magistraux et des travaux dirigés, l'étudiant doit :

- maîtriser l'évolution de la pensée en géographie sociale ;

- comprendre les relations social / spatial ;

- analyser une problématique en géographie sociale.

Loin d'être exhaustif, ce syllabus se veut avant tout un support essentiel à l'analyse et à la compréhension des faits en géographie humaine en général et en géographie sociale en particulier. Espérant qu'il vous sera d'une grande utilité dans votre formation, je vous souhaite une excellente rentrée universitaire et un agréable *"séjour et passage"* à l'UFR Communication, Milieu et Société de l'Université Alassane OUATTARA.

[2] Discipline, aussi appelée *psychologie sociale*, qui a pour objet d'étudier les phénomènes psychologiques en relation avec le groupe.

Introduction générale

La géographie est enseignée dès l'école primaire, puis au collège et au lycée. Les Ivoiriens scolarisés savent donc de la géographie. Mais savent-ils réellement ce qu'elle est ? Les réponses à une telle question sont en général immédiates quand il s'agit de l'histoire, de la biologie, de la physique, etc. Celles-ci ont dans l'ensemble peu varié dans le temps et il n'y a pas d'abîme entre ce que disent les profanes et ce que disent les spécialistes (Scheibling, 1994).

La même question posée à propos de la géographie soulève en revanche de multiples questionnements. La distance est en effet grande entre ce que disent les non-spécialistes pour qui la géographie est la connaissance ou la description de la terre, c'est-à-dire la localisation des pays, des capitales, des rivières, etc., et ce que disent les géographes eux-mêmes pour qui elle est la science qui étudie l'organisation ou la structuration de l'espace. L'image de la géographie manque dans le fond de netteté dans le grand public et même parfois chez les géographes. Les géographes n'ont en effet pas toujours tenu le même discours et ne sont pas d'accord entre eux.

Ils se sont d'abord intéressés à l'exploration du monde, puis à la surface de la Terre, à son relief, à sa végétation, à ses climats, puis aux hommes qui vivaient dans ses milieux naturels, et enfin, aujourd'hui, ils s'intéressent aux espaces des sociétés. La géographie a été une histoire naturelle ; elle est devenue physique et humaine ; elle tend de plus en plus à se positionner comme une science sociale.

Pendant longtemps, la géographie s'est aussi définie comme une science de synthèse avec un volet physique et un volet humain. Elle étudiait les hommes dans leurs rapports avec les milieux naturels. Depuis une trentaine d'années, cette géographie est en crise. En réponse, *la nouvelle géographie* propose une tout autre approche. Elle entend appréhender les lois scientifiques de l'organisation de l'espace. Elle s'intéresse moins aux paysages qu'aux structures ; moins à la stabilité qu'aux dynamiques de l'espace ; moins aux campagnes qu'aux villes, aux réseaux, aux flux ; moins à la nature et plus à la société qui produit l'espace. Son recours aux méthodes quantitatives par exemple a insufflé une nouvelle dynamique à la géographie en la rendant plus efficace dans son fonctionnement, plus pertinente dans ses résultats et plus crédible auprès de ses utilisateurs potentiels.

Comme toute science, la géographie s'est adaptée à l'évolution de son objet. Dans les sociétés humaines d'actualité, l'évolution de l'objet revêt un double sens. Elle procède d'une part d'un affinage et d'un enrichissement des curiosités et d'autre des mutations subies par la matière de l'observation. Entre les deux, il existe naturellement des rapports dialectiques (matière de discuter, d'exposer, d'argumenter, etc.). La finalité de la recherche s'adapte aux transformations de la matière et celles-ci appellent la mise en œuvre d'un nouvel arsenal. C'est en ce sens que l'on peut parler d'ancienne et de nouvelle géographie. A un moment donné, une science est conditionnée à la fois par l'état de son objet et par les moyens dont elle dispose pour l'étudier.

Dépeindre à la fois sur le support spatial et le milieu changeant est l'objectif de la dernière Géographie Universelle sous la direction de Brunet (1990-1996). Quand le monde change, il est besoin de repères nouveaux et la géographie comme science change autant que la géographie comme état du Monde (Brunet, 1990-1996). La géographie est devenue une connaissance ordonnée et raisonnée ; elle n'est plus poussière de lieux et toponymes ni cosmogonie mythique. Elle (et notamment la géographie humaine) constitue une vision globale et elle se doit d'analyser en chaque lieu, en chaque moment, le jeu des forces qui oppose l'ordre à la genèse d'autres formes d'ordre, de saisir tous les éléments de révolutions en puissance, non point seulement sur le plan culturel, social et politique ; mais aussi sur le plan technologique avec toutes ses implications.

La géographie moderne ne ressemble donc pas à l'image désuète que l'opinion publique s'en fait encore. Son but n'est donc plus d'énumérer les lieux et de les situer sur les cartes. Ces questions ne posent en effet plus de problème depuis longtemps. Son ambition est de comprendre le monde tel que les hommes le vivent. Faire de la géographie aujourd'hui, c'est comme le dit si bien Claval (2001) se plancher sur les défis auxquels l'humanité est confrontée, c'est explorer les changements d'attitude qu'elle doit effectuer. C'est aussi selon Berque (1996) participer à la refondation du pacte qui unit les hommes à la planète qui les fait vivre.

Les moyens techniques et technologiques mis en œuvre aujourd'hui ont transformé les relations que les hommes entretiennent avec la nature. Les groupements humains savent vivre dans des milieux réputés ingrats, en faisant venir ce dont ils ont besoin d'ailleurs. Les problèmes de pollutions, de sécurité (publique, alimentaire, etc.), d'accès aux ressources, de pauvreté, etc., sont devenus primordiaux tant à l'échelle locale, régionale qu'à l'échelle mondiale. La géographie sociale, nouvelle promue de la géographie humaine, peut par ces contributions spécifiques y apporter des éclairages essentiels et prometteurs.

Chapitre I : Les origines de la géographie sociale

1. Un détour par la géographie humaine

Le terme géographie est issu du grec *gé* (**terre**) et *graphein* (*décrire*). C'est en quelque sorte la science de la description et de l'explication de la terre et du monde tel qu'il est. La curiosité géographique prend ses sources dans les origines de l'humanité. Dès que l'homme a senti la nécessité de connaître, de pratiquer, d'utiliser et de maîtriser l'environnement dans lequel il est amené à vivre, il a commencé à se préoccuper des problèmes géographiques, des connaissances de plus en plus précises sur la terre. Ce sont les Grecs qui, les premiers, à l'époque d'Hérodote (484-420 av J.C), ont tenté une mise en œuvre des connaissances géographiques. En effet, les autres peuples anciens, les Égyptiens, les Chaldéens (terme désignant le pays Sumer devenu Babylone et la basse Mésopotamie qui constitue aujourd'hui la plus grande partie de l'Irak) n'en ont fourni des renseignements que sur les régions voisines à leur pays. Les Grecs se sont efforcés d'étendre leur conquête aussi loin que possible.

Retracer, même dans les grandes lignes, l'histoire de la géographie est loin d'être une tâche aisée. Pour tenter de donner une vision d'ensemble de ce qu'est la géographie, il faut revenir sur l'histoire qui débute à la fin du XIX^{e} siècle. La géographie va se construire par apports successifs, entre sciences naturelles et sciences humaines. Parler de géographie, c'est parler de géographie humaine, mais aussi de géographie physique. Parler de géographie, c'est parler d'hommes et de femmes, chercheurs et découvreurs. Parler de géographie, c'est se replonger dans l'évolution des sciences à la fois humaines et naturelles, c'est aller à la rencontre de concepts, d'Écoles diverses, parfois opposés. Bref, c'est se replonger au cœur débat scientifique de ces deux derniers siècles.

La géographie s'est donc structurée à partir d'une double origine : les sciences naturelles (biologie, géologie...) et les sciences humaines (histoire, sociologie…). Ces deux origines vont donner lieu à des oppositions et des ruptures épistémologiques, à des divergences d'approches, à des oppositions entre chercheurs au cours des deux derniers siècles. Pendant longtemps, cette double origine fait que la géographie peine à trouver sa place dans l'ensemble des sciences, toujours partagée entre sciences naturelles et sciences humaines. Ce sont tout d'abord les Écoles allemandes qui vont peu à peu construire et structurer l'identité de la discipline, la démarquant peu à peu de

discipline déjà existante. Et pourtant sur le plan scientifique, rien ne prédisposait ce pays à innover de la sorte : les sciences physiques et les sciences naturelles n'y possèdent aucune avance sur ce qu'elles sont en France ou en Grande-Bretagne. A. de Humboldt (1769-1859), qui transpose en Amérique latine les grands voyages d'exploration à la manière de Cook et de Bougainville, passe 25 années à Paris faute de trouver en Allemagne un foyer scientifique qui réponde à ses attentes. Qu'est-ce qui provoque alors l'émergence d'un mode d'enquête scientifique qui ne se développera que deux générations plus tard dans les pays d'Europe occidentale ? Un type de ***conception philosophique*** (la géographie est conçue comme une philosophie de la nature qui met en avant l'historicité des sociétés et des cultures et souligne ce qu'elles doivent aux milieux où elles se sont façonnées. C'est plus à Johann Gottfried de Herdert (1744-1803) qu'à Emmanuel Kant (1779-1859) que la nouvelle discipline doit son inspiration. À l'étranger, peu en comprennent l'intérêt. La géographie, qui se développe rapidement entre 1870 et la Première Guerre mondiale, doit donc une partie de son inspiration aux grands pionniers allemands.

À partir de 1880, ce sera principalement ***Friedrich Ratzel*** (1844-1904) qui va incarner les débuts de l'École allemande de géographie à partir d'une approche environnementaliste et déterministe[3] (Darwinisme). ***Ratzel***, dans son œuvre majeure, ***Anthropogéographie***, publiée de 1882 à 1891, lie la terre et l'homme dans une vision systématique qui a totalement renouvelé la science géographique. Pour Ratzel, l'objectif unique de celle-ci consiste à mettre en lumière la diversité des sociétés humaines pour lui faire correspondre une diversité égale de milieux naturels. Dans cette optique, l'emploi du mot *"géographie"*, de l'adjectif *"géographique"*, s'applique aux facteurs physiques. De ce point de vue, les facteurs géographiques sont donc exclusivement les conditions naturelles. Mais Ratzel qui éprouve la nécessité d'élaborer un nouveau terme pour qualifier sa spécialité - il parle *d'anthropogéographie* - dépasse l'ancienne acception du concept dans ses travaux. Selon Vidal de la Blache, le géographe allemand contribue à *"rétablir dans la géographie l'élément humain dont les titres semblaient oubliés et à reconstituer l'unité de la géographie sur la base de la nature et de la vie"*.

Ratzel est aussi, au-delà, un des pionniers les plus importants de la géopolitique. Très influencé par Darwin et sa théorie de l'évolution, il utilise ces concepts à une échelle plus générale, celle des États, en les comparant à des organismes biologiques qui connaissent croissance ou déclin sur une échelle temporelle. Selon ses propres mots, *"L'État subit les mêmes influences*

[3] Le déterminisme considère qu'une cause naturelle produit une conséquence sociale.

que toute vie. Les bases de l'extension des hommes sur la terre déterminent l'extension de leurs États. [...] Les frontières ne sont pas à concevoir autrement que comme l'expression d'un mouvement organique et inorganique. L'expansion des peuples doit leur permettre de récupérer les espaces de voisins moins vigoureux, vision qui légitime, certes, l'impérialisme allemand, mais de fait toutes annexions territoriales connues par l'Europe centrale au long du XIXe siècle.

Les développements autour du paysage, du sol, du peuple, de la société, de la politique et divers concepts par la suite récupérés par l'idéologie nazie, tel le "*Lebensraum*" (l'espace vital) vont considérablement affecter la géographie allemande et la géopolitique pour de longues décennies. Précurseurs dans l'approche de la géopolitique, les travaux de Ratzel sont détournés et "remodelés" par un autre géographe nationaliste allemand, militaire qui plus est, le Général-Professeur Karl Hausshoffer, pour le bénéfice de l'idéologie nazie dès les lendemains de la Première Guerre mondiale. Ratzel apporte une véritable "école de l'espace" à une période où la question du sol s'imbrique avec celle de l'État et devient l'expression du pouvoir social et politique (Politische geographie, 1897).

Parallèlement et par la suite en opposition à Ratzel, **Paul Vidal de la Blache** (1845-1918), historien de formation, va constituer les bases de l'école de Géographie française, au tout début du XXe siècle. L'historicité prendra une place plus importante dans l"approche vidalienne, permettant de réduire les effets déterministes et "biologisant" de l'École allemande. C'est par une approche "possibiliste" que Vidal de la Blache va structurer l'École de géographie française. La géographie « vidalienne » se fonde sur une cartographie variée, des monographies, et plusieurs concepts célèbres dont les *"paysages"*, les *"milieux"*, les *"régions"*, les *"genres de vie"*, la *"densité"*. D'autres auteurs comme Jean Brunhes, Maximilien Sorre et de façon plus autonome Élisée Reclus vont développer eux aussi des approches autour du paysage, de la géographie régionale, de la géographie politique, plus largement la géographie humaine et physique. Tant l'École allemande que française construit ainsi une approche de géographie humaine aux côtés de la géographie physique où les rapports Hommes/Milieux seront étudiés durant longtemps de façon déterministe. L'École anglo-saxonne suit aussi cette évolution, mais apporte aussi une certaine spécificité dans l'approche du "paysage", de la géomorphologie et de l'étude régionale.

À la fin des années 30, l'inspiration classique commence à tarir. On se sent désarmé pour traiter des villes ou des régions industrielles lorsqu'on ne dispose que de l'arsenal de concepts définis au début du siècle. Au moment où le besoin d'intervenir sur l'organisation de l'espace se

précise et où les jeunes rêvent de se montrer utiles en contribuant à aménager rationnellement les pays où ils vivent, les principes à évoquer ne sont clairs pour personne. C'est ce qui assure, après une décennie d'hésitations après guerre, le triomphe rapide de la nouvelle géographie.

La géographie classique n'arrive plus à satisfaire les esprits ambitieux qui rêvent d'une discipline plus applicable et plus explicative. Naturaliste, monographique, morphologique, littéraire et didactique, la géographie classique allait connaître, avec la révolution des années 1960 et 1970 et la montée des études urbaines et industrielles, un renouvellement rapide par sa radicale transformation en science sociale.

2. L'émergence de la géographie sociale

L'expression géographie sociale est utilisée depuis la fin du XIXe siècle, depuis que la géographie existe comme discipline majeure. Tantôt occultée, oubliée, rangée dans les coins obscurs des classifications, tantôt exaltée et promue au premier plan des préoccupations, la géographie sociale semble obéir au jeu des modes scientifiques. Ne serait-elle, après tout, rien d'autre que la géographie humaine sous un autre nom (Géographie sociale, 1984). L'histoire de la géographie sociale, est indissociable de celle de la géographie humaine. La géographie sociale se construit en effet au rythme de la structuration de la géographie humaine. Elle mûrit durant de tout le XXe siècle à partir de travaux et d'auteurs divers. Elle suit le contexte scientifique de cette période.

L'intérêt a très vite été porté sur les questions sociales et sur leurs aspects géographiques. La prise en compte de préoccupations sociales est nouvelle dans la géographie. Sans doute est-ce une des premières spécificités à retenir. Néanmoins, nombreux sont les géographes qui à cette époque, ne voient rien d'autre en la géographie sociale que l'expression d'une géographie humaine. L'expression même de géographie sociale est utilisée ici ou là comme une sorte de synonyme de la géographie humaine. Ce sont les sociologues et non les géographes, qui seraient à l'origine de l'expression. ***Le Play*** et ses disciples donnaient à la géographie sociale pour objet d'étudier les relations entre le contexte géographique, la famille et l'organisation du travail. Ces sociologues catholiques et conservateurs considéraient en effet que le milieu géographique influence fortement les faits et comportements sociaux (Frémont et *al*., 1984).

La référence à la géographie sociale, en tant qu'expression, apparaît en effet dans des revues inspirées par les idées et méthodes de **Frédéric Le Play** (1806-1882, économiste et ingénieur français) : La Réforme sociale (1884, compte rendu de La Nouvelle Géographie Universelle d'Élisée Reclus), la Science sociale qui publie une géographie sociale de la France (E. Demolins), ainsi que plusieurs articles ayant des sous-titres tels que "contribution à la géographie sociale", etc. Le contexte universitaire de cette fin du XIXe siècle va être un moment charnière pour la géographie. Elle tend à s'individualiser et à se démarquer en tant que discipline, par rapport à la sociologie et à l'histoire notamment. Les débats sont alors très vigoureux entre les différentes Écoles de géographie française et allemande, incarnées par Vidal de la Blache et Ratzel. Pourquoi cette émergence tardive de la géographie sociale ?

Une concurrence va exister entre les géographes vidaliens et les sociologues (Durkheim) dans le cadre de l'étude des faits sociaux. Cela s'exprimera autour de l'enjeu entre géographie humaine et morphologie sociale, entre méthode géographique ou méthode sociologique. Ceci aura des conséquences sur la définition de la géographie. Elle est considérée comme "la science des lieux" (Vidal de la Blache), ou encore "la géographie a pour objet la Terre, et non la Société" (Lucien Febvre). Le but est alors de bien se démarquer de la morphologie sociale et de l'École Durkheimienne. De leur côté, les sociologues ne manquent pas d'entretenir cette rivalité comme en témoignent par exemple plusieurs articles dans l'Année Sociologique (F. Simiand, 1906-1909) où les critiques sont sans concession. Dès lors, la géographie va être définie comme géographie humaine, mais pas sociale, laissant bien souvent les géographes hors des questions sociales et des débats qu'elles produisent à cette époque. Les sociologues contestent aux géographes le fait se s'engager sur le terrain de l'étude des faits sociaux.

Peu de géographes se sont aventurés sur des terrains de recherche abordant de façon centrale les questions sociales. C'est resté pendant longtemps la "chasse gardée" des sociologues, le géographe s'occupant de l'espace. Les disciples de Le Play (1806-1882), qui paraissent avoir été à l'origine de l'expression de géographie sociale n'ont pas fait école. Les géographes vidaliens ne leur ont pas ménagé les critiques. Ils n'ont pas trouvé place dans le concert des sciences sociales universitaires alors en cours de constitution (Frémont et *al*., 1984).

Pourtant, sans doute pouvons-nous trouver chez des auteurs comme Zola, Maupassant, Engels des observations, descriptions et études qui constituent de véritables tableaux rétrospectifs de géographie sociale. Ce sont autant d'études sur les rapports entre différents groupes sociaux et leurs espaces de vie. Les questions d'hygiène, la condition ouvrière, paysanne, la vie dans les

villes et les campagnes, tous ces faits sont des observations réalistes des faits sociaux. Autant de thèmes de prédilection pour la géographie sociale. L'actualité de cette fin du XIXe, début du XXe siècle est particulièrement propice à des études de géographie sociale, tant les transformations des sociétés et des espaces et des rapports les uns aux autres sont multiples et violents. Les questions sociales prennent une place centrale.

Élisée Reclus (1830-1905) est parmi les géographes qui à cette époque ont le plus abordé des questionnements de géographie sociale. La géographie qu'il développe fait une place essentielle à l'histoire. Mieux, elle repose sur une théorie générale de l'évolution de l'humanité et des rapports de l'Homme et de la Terre. Pour lui, "trois ordres de faits" définissent la géographie sociale : les collectivités humaines sont divisées en classes ou castes ayant des intérêts opposés ; les luttes de classe engendrent des changements de régime politique, économique et social. De ces mutations sont produits de nouveaux équilibres qui constituent des progrès dans la maîtrise du milieu naturel et dans la cohérence de la société. C'est par la somme des initiatives et des efforts individuels que progressent les sociétés. De cette approche à la fois complexe et contradictoire, on retrouve une synthèse entre positivisme, anarchisme libertaire, et marxisme. Ces différentes orientations ouvrant de nouveaux horizons à la géographie. Mais le projet de géographie sociale d'Élisée Reclus va rester lui aussi sans lendemain.

Jean Brunhes (1869-1930), un autre géographe, "vidalien" celui-ci, s'est aussi rapproché de la géographie sociale. Jean Brunhes propose plusieurs des questionnements politiques et sociaux dans le cadre d'une géographie humaine. Dans son ouvrage majeur (Géographie humaine - Essai de classification positive, 1911) il définit ce qu'est selon lui la géographie sociale. Pour lui, "*le géographe doit être attentif aux faits sociaux et les formes d'organisation des sociétés relèvent nécessairement de l'analyse géographique*". Ces deux éléments sont particulièrement importants, car s'est affirmer que la géographie doit être attentive aux hommes, à ce qu'ils vivent et produisent, à ce qu'ils font. De plus, il s'agit d'analyser l'organisation et les transformations des milieux naturels où les sociétés humaines s'établissent. Bien qu'il garde un certain déterminisme des faits physiques, Jean Brunhes reste sensible aux problèmes et facteurs sociaux, aux liens entre faits localisés et approche globale et se place au cœur des sciences sociales. Là encore, comme pour Élisée Reclus, les apports de Jean Brunhes restent sans lendemain ou presque.

Ces différentes contributions et esquisses de géographie sociale n'ont pas permis de faire émerger à proprement parler une géographie sociale. Ces différents moments et contributions sans

lendemain sont autant de rendez-vous manqués pour que la géographie sociale prenne réellement son essor et sa place dans la géographie, dans les sciences sociales plus largement. Il faut attendre l'après Deuxième Guerre mondiale pour que la géographie sociale revienne sur le devant de la scène aussi bien en France qu'à l'étranger. C'est d'autant plus paradoxal que le contexte (social, politique, idéologique, économique, scientifique) de cette époque était particulièrement propice aux questionnements sur les rapports entre sociétés et espaces. Pour ce qui est de la France, les successeurs de cette première période n'arriveront que bien plus tard, au cœur des années 60-70.

Renée Rochefort va développer dans sa thèse (Le travail en Sicile : étude de géographie sociale, 1961), ce qui va matérialiser une évolution très importante dans la science géographique. Elle place en fait dans son procès démonstratif le groupe humain d'abord, l'espace ensuite. Cette révolution scientifique se trouve résumée dans l'expression : ***Renversement de l'ordre des facteurs***. Pour elle, ce qui est premier en matière d'explication géographique, ce sont donc les mécanismes sociaux, le jeu des acteurs publics et privés. Si Rochefort s'intéresse au travail, c'est parce qu'il s'agit de la plus importante forme de l'activité humaine, la source des richesses, la force qui, sans fin, transforme et aménage la surface de la Terre. Fait social par excellence, le travail constitue également le facteur essentiel de la production et de la structuration de l'espace. Principalement soumis à des conditionnements sociaux, le travail subit aussi les influences déterminantes du temps et de l'espace. Il reflète une histoire et un milieu (géographique) de vie. Une telle priorité du social dans l'explication géographique correspond à un décrochage épistémologique avec l'approche traditionnelle qui gardait jusque-là un certain déterministe des faits géographiques, avec l'espace comme concept central au détriment des faits sociaux. La seule entrée *spatiale* héritée des préceptes développés par l'école Vidalienne du début du siècle se trouve alors contre balancée par le "***social***".

Au cours des années 1970, de jeunes chercheurs vont peu à peu construire et développer cette nouvelle approche à partir de recherches de terrain sur le thème de "l'espace vécu", autour de chercheurs comme **Armand Frémont**. C'est dans l'Ouest, en Normandie et Bretagne et Pays de Loire que les travaux les plus remarqués sont publiés. Peu à peu, la géographie sociale affirme son approche critique, ses méthodes et sa volonté de contribuer à la compréhension des faits sociaux et spatiaux. Tout ceci sera concrétisé dans un livre : **"Géographie sociale"** publiée en 1984 par quatre (4) chercheurs (Frémont, Hérin, Chevalier, Renard) aux parcours et expériences variés. Le but de ce livre est de faire un état des lieux sur les différentes approches qui se retrouvent dans la géographie sociale. Essentiellement construit à partir des expériences de terrain et de recherches

de chercheurs, cet ouvrage offre un regard neuf sur des questions sociales qui ont matérialisé les évolutions des années 70 et du début des années 80. Ils y développent, en terme d'effets, quatre facteurs explicatifs des relations entre sociétés et espaces ou encore des faits et des combinaisons géographiques : **effet de classe** (producteur par exemple de ségrégation résidentielle), **effet de lieu** (qui correspond à un phénomène social de *mimésis* : qui se ressemble s'assemble et qui se voisine tend à se copier), **effet culturel** (facteur d'agrégation, de ségrégation et de mouvement géographique) et **effet de mobilité** (facteur de dynamique spatiale, de déconstruction des structures engendrées par les autres effets).

3. Des géographies sociales contemporaines

Même si le terme géographie sociale est aussi ou presque vieux que celui de géographie humaine, il faut attendre dans les années 1970 pour qu'elle émerge comme une branche à part entière de la géographie.

3.1. La géographie sociale française

À la fin des années 1970 et au début des années 1980, on voit se développer en France et principalement autour de Caen (nord-ouest) et d'un bon nombre d'Universités de l'ouest, qui collaborent au sein d'un même laboratoire, un courant de géographie sociale. Celui-ci s'ouvre aux thématiques de la pauvreté et de la marginalité. Dans la mesure où le groupe s'inspire d'Armand Frémont, les analyses qu'il propose échappent aux simplifications de beaucoup de schémas antérieurs. Les classes sociales ne sont pas des catégories stéréotypées. Elles sont analysées de manières concrètes, avec le souci de souligner leur enracinement local et leurs cultures. Cette géographie sociale emprunte librement ses éléments à des écoles variées (à la géographie radicale anglo-saxonne[4]), et fait une place importante, dans ses interprétations, à la dimension culturelle. Elle tire parti des enseignements de la géographie électorale[5] et s'attache au rôle structurateur des faits religieux.

[4] Un courant de la géographie qui est née aux Etats-Unis à la fin des années 60 qui se proposait de critiquer les politiques d'aménagement du territoire mis en place aux Etats-Unis et ses effets (exacerbation des problèmes sociaux) et de combler les insuffisances de la géographie sociale. Il a été vulgarisé aux Etats-Unis par la revue Antipode.

[5] La géographie électorale consiste à analyser le vote comme comportement individuel territorialisé autrement dit comme l'explication du vote d'un individu à travers sa position socio-spatiale.

Une orientation sociale s'affirme également à Pau (sud-ouest) dans la même période. **Xavier Piolle**[6], qui se réclame de **Ramond Ledrut**[7], fournit dans son analyse de l'image des villes, un tableau des représentations qui coexistent au sein d'une même population. En s'attachant aux origines du tourisme dans les Pyrénées (sud-ouest), **Michel Chadefaud**[8] montre la dialectique qui s'instaure entre images, espaces et comportements. A Montpellier (sud), autour d'**Henri Picheral**[9], ce sont les problèmes de santé qui sont appréhendés dans une optique sociale : un nouveau champ de recherche s'adjoint ainsi à celui ouvert, dans les années 30, par Max Sorre.

Les problèmes économiques et sociaux qui s'observent dans les pays occidentaux (recul de la production industrielle, déréglementation, etc.) ont remis en cause les politiques de bien-être social qui avaient garanti un revenu minimal aux plus démunis et créé plus de justice dans la répartition des ressources. L'écart entre les riches et les pauvres se renforce. La vraie misère se développe. On parle d'exclusion et de fracture sociale. Malgré la crise, l'immigration provenant des pays en développement s'accroît. En France, comme dans bon nombre de pays européens, les géographes essaient de comprendre ces mutations. Ils se mêlent aux sociologues et aux ethnologues dans les quartiers difficiles des grandes villes. Les approches qu'adopte la nouvelle géographie sociale sont devenues complexes. Elles prennent en compte les apports des disciplines voisines aussi bien en France qu'à l'étranger. Les travaux qu'elles inspirent s'attachent à la pauvreté, au rôle de l'école dans la formation des groupes, et croisent données sociales et données politiques en s'intéressant à la géographie électorale. Les universités de la France de l'Ouest, Caen, Rouen, Le Mans et Renne en particulier sont très actives dans ces domaines, avec celles de Bordeaux et de Pau. Ce courant se confirme en France depuis les années 1990 avec les apports théoriques de **Guy Di Méo** (1991, 1996, 1998, 2005).

3.2. La géographie sociale allemande

La géographie sociale germanophone a, comme la géographie en général, longtemps été marquée par des conceptions déterministes. La situation, le lieu et les frontières y étaient considérés

[6] Piolle Xavier, Les citadins et leur ville, Toulouse, Privat, 1979

[7] Ramond Ledrut (1919-1987), est un sociologue. Ses travaux ont dans l'ensemble porté sur les relations entre les citadins et la ville. Pour Ledrut : « *la relation à la ville s'effectue sous la forme d'une personnification de la ville ; elle est définie comme une personne ayant ses humeurs. La relation à la ville est perçue comme la relation avec la mère. Il montre la dualité entre bonne et mauvaise ville. La ville est ambiguë et ambivalente* ».

[8] Chadefaud Michel, Aux origines du tourisme dans les pays de l'Adour. Du mythe à l'espace, Pau, Publications de l'Université de Pau, 1988 ;

[9] Picheral (H.), Espace et santé : géographie médicale du midi de la France, Montpellier, Le Paysan du Midi, 1976.

comme des facteurs d'effet sociaux. Cette conception de la géographie s'est effondrée suite à la montée des conceptions vidalienne. Ce n'est qu'avec la montée des thèses fonctionnalistes que la géographie sociale va connaître un certain regain d'intérêt. En Allemagne, la montée de la géographie sociale se situe entre les années 60 et les années 90. Ceci est dû à la création de diverses branches de la géographie dans les universités (entre autres l'aménagement du territoire), mais aussi, et surtout à l'influence de l'Institut de géographie économique et sociale de Munich et de ses principaux représentants : **Karl Ruppert** et **Franz Schaffer**[10] et leurs disciples **Jörg Maier** et **Reinhard Paesler** [11]. Leurs recherches portent dans l'ensemble sur les sept fonctions qui fondent selon eux la base de l'existence : la société, l'habitat, le travail, la mobilité, le loisir, l'éducation et la circulation. Dans l'ensemble, trois suppositions basiques ressortent de la conception de la géographie sociale munichoise : en premier lieu, le paysage culturel n'est pas compris comme un esprit statique, mais comme un esprit dynamique, autrement dit une image complexe des fonctions vitales d'une société dans une aire donnée. En deuxième lieu, l'organisation spatiale de cette société s'explique comme le résultat de l'interaction des divers groupes sociaux qui la composent après avoir réalisé les fonctions vitales basiques. Finalement, et comme conséquence de ce qui précède, la géographie sociale est définie comme une géographie des groupes humains ; notion qui diffère cependant de la notion (de groupe humain) utilisée par les sociologues, c'est-à-dire responsables du comportement spatial homogène. Malgré son succès, la conception de la géographie sociale munichoise défendue par Ruppert et Schaffer, a reçu des critiques importantes depuis divers secteurs de la géographie allemande. Face cette situation, **Benno Werlen,** qui a transféré la *théorie de la structuration sociale*[12] du sociologue **Anthony Giddens** en géographie sociale s'est proposé de reconstruire la géographie sociale allemande sur ces bases.

[10] RUPPERT (K.) et SCHAFFER (F.), 1979 - *Au sujet de la conception de la géographie sociale, de* «la Géo-critique », nº21, Barcelone, (1ère éd. 1969), 25p.

[11] MAIER (J.), RUPPERT (K.), PAESLER (R.) & SCHAFFER (F.), 1977 - Sozialgeographie, Braunschweig, Westermann, 187p.

[12] Le concept de structuration sociale vise d'abord à nous faire appréhender les structures sociales sous l'angle du mouvement. Il le définit ainsi : "p*rocès des relations sociales qui se structurent dans le temps et dans l'espace via la dualité du structurel*". Cette notion de dualité du structurel peut s'exprimer de différentes façons. On peut d'abord avancer "*que les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois des conditions et des résultats des activités accomplies par les agents qui font partie de ces systèmes*". Il s'agit d'une vision circulaire de la construction du monde social, où ses dimensions structurantes sont à la fois avant l'action, comme ses conditions, et après, comme des produits de celle-ci. Mais la notion de "*dualité du structurel*" peut être vue sous un autre angle : l'affirmation que "*le structurel est toujours à la fois contraignant et habilitant*" et qu'il renvoie donc conjointement aux notions de contrainte et de compétence. Par exemple, l'apprentissage de notre langue maternelle contraint nos capacités d'expression, et donc limité nos possibilités de connaissances et d'action, mais, dans le même temps, nous donne une habilité, rend possible tout un ensemble d'actions et d'échanges.

3.3. La géographie sociale anglo-américaine

Les sociologues de l'École de Chicago[13] ont ouvert la voie d'une explication sociale des espaces urbains. Du côté des géographes anglo-saxons, la définition d'une géographie mettant l'accent prioritaire sur des faits humains et sociaux ne tarda pas à se faire jour. L'espace physique reste pourtant obsédant dans ses approches sociales propres aux géographes anglo-saxons des années 1950 et 1960 (**J. W. Watson**, **R. E. Pahl**). Ce n'est qu'à partir des années 1969 que **Anne Buttimer** s'efforça d'expliquer le contour et le contenu des configurations spatiales en faisant appel à de stricts arguments sociaux. Sa géographie sociale veut étudier "*les modèles spatiaux et les relations fonctionnelles des groupes sociaux dans le contexte de leur environnement social*". Elle reprend ainsi quelques-uns des postulats de l'école de Chicago. Au cours des années 1970, la perspective anglo-saxonne de l'explication sociale en géographie s'enrichit. Elle sera notamment illustrée par les travaux de **David Harvey** (social justice and the city, 1973). D'autres géographes anglo-saxons vont lui emboîter le pas et développer des argumentaires comparables à celui de Frémont. Citons parmi ceux-ci **R. J. Johnston**, **R. Rose** et **P. Dunleavy** pour les explications en géographie électorale. **R. Peet**, **R. Morrill**, **R Colenutt** et **R. Elgie** (de la revue *Antipode*) pour celle de la géographie de la pauvreté ; plus globalement **D. M. Smith** et **D. Harvey** pour la géographie des inégalités sociale. Aujourd'hui encore, plus d'une démarche dite postmoderne, pratiquant les études du genre (ou genders studies), opère de façon comparable.

Conclusion partielle

La géographie se définissant comme sociale a émergé lorsqu'on a considéré que les recherches devaient prendre en compte le corps social en lui-même et non à travers telle ou telle de ses manifestations. Elle brasse évidemment de nombreuses composantes (culturelles, politiques, historiques, psychologiques, etc.) dont chacune peut-être plus ou moins privilégiée par les différentes tendances qui s'y distinguent.

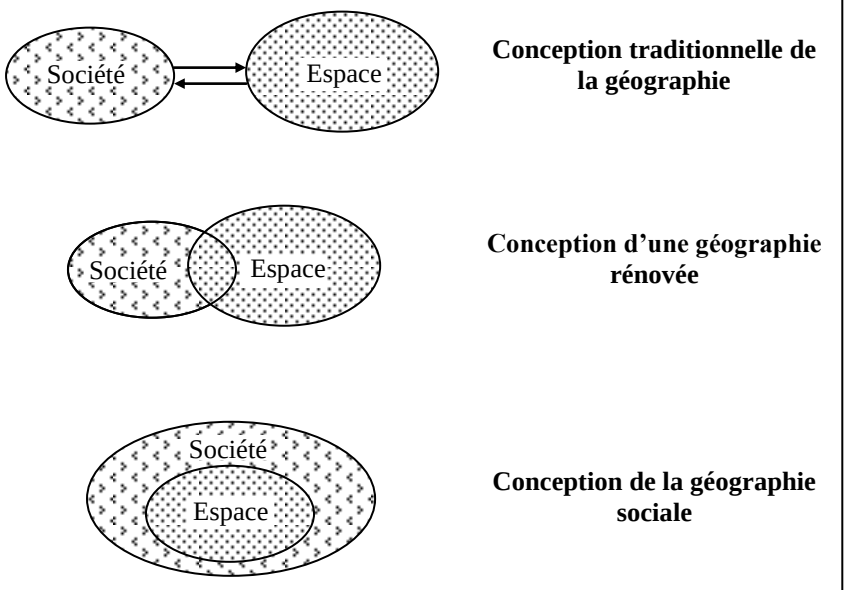
[13] L'école de sociologie de Chicago a été fondée vers les années 1920 par Robert Ezra Park. Son thème principal de recherche porte sur le fonctionnement et l'organisation du milieu urbain.

Chapitre II : L'interaction du social et du spatial

1. Géographie sociale : Définition et objet

La **géographie sociale** est la branche de la géographie humaine qui étudie les rapports entre sociétés et espaces. Elle décrit et explique les aspects de la vie sociétale qui contribuent à la différenciation du monde. Dans l'approche de l'espace que la géographie sociale met en avant, ce dernier est à considérer comme une production sociale. L'espace produit des sociétés, c'est l'un des postulats que met en avant la géographie sociale. Le *renversement de l'Ordre des facteurs* (R. Rochefort, 1961) exprime la volonté de certains géographes de ne plus considérer l'espace seul et premier, déconnecté des sociétés. Il s'agit alors de prendre en compte les rapports complexes et dialectiques entre sociétés et espaces. L'espace est un produit des sociétés qui y vivent et se le représentent, qui le construisent, l'aménagent, se le disputent parfois (figure 1).

Figure 1 : Rapports Espace / Société en géographie



La géographie sociale est **une géographie des questions sociales**. Elle est également une conception de la géographie qui se veut engagée, c'est-à-dire que les scientifiques, les chercheurs ont un rôle social à jouer avec les différents travaux et recherches qu'ils entreprennent afin d'éclairer

les choix du citoyen, du politique. Concevoir ainsi la géographie, c'est la concevoir comme **une géographie militante**. La géographie sociale se propose donc d'étudier les rapports entre le spatial et le social, de comprendre les interactions complexes qui existent entre les deux, et cela, à toutes les échelles d'observation. La complexité allant de l'espace simple support matériel des faits sociaux jusqu'à l'espace des représentations, des symboles et de l'imaginaire en passant par l'espace facteur ou produit social. ***L'objet de la géographie sociale***, ***c'est l'espace social***. Cet espace social comprend l'ensemble des relations entre les sociétés et les espaces, relations qui s'établissent à différents niveaux d'inégale complexité.

2. Les champs, sources et méthodes de la géographie sociale

Comme les autres branches de la géographie humaine (géographie rurale, urbaine, etc.), la géographie sociale s'affirme aussi à travers ses champs, ses méthodes et ses sources.

2.1. Les champs de la géographie sociale

Quatre domaines structurent de manière générale le champ de la géographie sociale. Il s'agit : des indicateurs sociaux, des questions sociales, des groupes sociaux et des combinaisons socio-spatiales.

2.1.1. Les indicateurs sociaux

Il s'agit ici des éléments du paysage en tant qu'indicateur des contraintes, des changements, etc., que l'on peut par exemple appréhender par le genre de vie (qui est un ensemble d'habitudes par lesquelles le groupe qui les pratique assure son existence). On a aussi les indicateurs sociaux de types statistiques : permettant de saisir les inégalités sociales (revenus par habitant, accès à l'eau potable, etc.), les données démographiques (natalité, mortalité, espérance de vie, etc.).

2.1.2. Les questions sociales

Le géographe doit être de son temps et contribuer à la prise de conscience collective et à la solution des problèmes de société. Dans la description et l'explication de l'univers social

qu'il entreprend, le géographe s'intéresse à tout ce qui introduit des différences entre les hommes sans être lié à des institutions précises. Il s'agit entre autres de la scolarité et de la question de la reproduction sociale, des problèmes d'accès au logement, des questions de pauvreté, etc. La liste des problèmes qu'on peut dresser à ce niveau est longue et variée : Les gens ont-ils les mêmes distractions ? Pratiquent-ils les mêmes sports ? Partagent-ils les mêmes croyances religieuses, les mêmes idéologies politiques ? Ont-ils des revenus identiques ? Les dépensent-ils de la même manière ? Une bonne partie des recherches empiriques menées depuis une génération a pour de dresser des cartes de tous ces clivages sociaux.

2.1.3. Les groupes sociaux

Il s'agit ici de la prise en compte des organisations (groupement social qui se propose des buts déterminés) et des institutions caractéristiques de chaque groupe. Ce sont la famille, les groupes, les classes sociales, chacun ayant avec l'espace un ensemble de relations plus ou moins interdépendantes façonnées dans le cadre des rapports sociaux, des échanges, mais également des contextes culturels propres à chaque groupe et classes sociales. Pour résumer, on dira que c'est la manière d'identifier les groupes et classes sociaux et comment ils se distribuent dans l'espace. Il peut par exemple s'agir d'une géographie des ouvriers, des femmes, etc.

2.1.4. Les combinaisons socio-spatiales

Les différentes approches précédentes conduisent à un nécessaire approfondissement des rapports entre les sociétés et leurs espaces. Considéré d'abord comme simple support matériel, l'espace prend consistance sociale par les pratiques et les représentations qui le construisent et les enjeux dont il est l'objet. Un domaine de recherche est constitué par l'étude des territorialités, c'est-à-dire des rapports que toute société entretient avec son territoire[14], en fonction d'un certain nombre de critères. Ici on s'attache à la distribution des organisations ou des groupes et des faits sociaux que l'observation nous a révélés. Sont-ils répartis uniformément dans l'espace étudié ? Certaines catégories se regroupent-elles en certains lieux ? Sont-elles les seules à y être présentes ? La géographie sociale diffère évidemment selon que dominent les formes de ségrégation ou la mixité. L'étude des combinaisons socio-spatiales prend également en compte la perception et la représentation de l'espace (valeurs symboliques, identitaires de l'espace).

[14] Territoire est un découpage administratif, une étendue correspondant à un espace national, limité par des frontières et qui abrite une population. C'est en somme un espace de régulation sociale.

2.2. Les sources de la géographie sociale

La géographie sociale tout comme les autres branches de la géographie puise ses éléments de réflexion dans un ensemble plus ou moins important de travaux de nature diverse. Ses éléments de réflexion proviennent dans l'ensemble de l'observation directe, des recensements, des enquêtes sociologiques, etc.

2.2.1. L'observation directe ou participante

Il s'agit ici d'aller voir sur place, être physiquement présent dans la situation, la regarder se dérouler en temps réel pour en rendre compte. En un mot : il s'agit de l'observation du réel et de son compte rendu. L'observation est l'instrument de connaissance par excellence en science géographique. Le propre de l'observation est de poser des problèmes à résoudre par l'explication. Une partie de ces problèmes peut cependant procéder de données qui ne sont pas accessibles à l'observation, soit qu'il s'agisse de données révolues dont on n'observe plus que les effets, soit que l'on doive tenir compte d'impulsions invisibles et souvent issues de centres de commandement extérieurs au milieu immédiatement considéré.

2.2.2. Les recensements

Le recensement est une opération statistique de dénombrement ou de collecte de données. Il peut concerner la population ou un domaine d'activité (agriculture, industrie, etc.). En ce qui concerne la population, il s'agit d'un inventaire exhaustif de tous les individus ou éléments qui la composent (caractéristiques socio-démographiques, habitat, etc.). Le recensement permet à la fois un dénombrement précis à une date spécifique et la mesure d'un certain nombre de données caractéristiques concernant ces individus ou éléments. En Côte d'Ivoire, le recensement s'effectue normalement tous les 10 ans. Depuis l'indépendance, quatre (4) recensements généraux de la population et de l'habitat (RGPH) ont été réalisés en Côte d'Ivoire (1965, 1975, 1988 et 1998). Aux données issues des recensements, il faut adjoindre ***les données administratives***. Plusieurs organismes recueillent dans le cadre de leurs activités quotidiennes, des données qui utiles aux travaux en géographie sociale. Ces données portent sur les naissances, les décès, les mariages, les divorces, etc.

2.2.3. Les enquêtes sociologiques

Une enquête sociologique est une recherche sur les faits sociaux en général. Les thèmes abordés sont donc nombreux : les inégalités, l'emploi, l'insécurité, l'exclusion, la dissolution des liens sociaux, etc. L'enquête sociologique s'appuie sur un nombre varié d'outils : questionnaires, entretiens, observations, traitement documentaire, etc. Les techniques de l'enquête sociologique permettent de recueillir deux types de matériaux : ***des données qualitatives*** (discours, entretiens, descriptions de situation) nécessitant une interprétation et ***des données quantitatives*** (sondages, dénombrements, statistiques) relevant du calcul et de la modélisation.

2.3. Les méthodes et techniques de la géographie sociale

Les méthodes et technique de la géographie sociale dérivent de façon générale de celles de la géographie humaine, avec tout de même certaines spécificités. Elles procèdent dans l'ensemble de trois objectifs : ***Décrire***, ***comprendre*** et ***expliquer***.

2.3.1. De la description à l'explication en géographie

Nous avons vu précédemment, qu'Etymologiquement le mot géographie dérivait de deux racines grecques anciennes ***gê*** la "Terre" et ***graphein*** "écrire" ou "décrire". Comme bon nombre de disciplines et de savoirs qui, en gros jusqu'au XVIII^{e} siècle, privilégiaient plutôt l'érudition et l'inventaire, la géographie a traversé un long stade fondamentalement descriptif, taxonomique et a-théorique. La géographie classique des années 1850-1950 participait d'ailleurs encore partiellement de cette tendance à seulement rendre compte de la diversité terrestre, même si elle le faisait de manière originale. Mais accumuler, archiver et pousser toujours plus loin la décomposition analytique des lieux ne fait évidemment pas en soi progresser l'explication. Alors, de plus en plus souvent, au-delà de ces tableaux minutieux cherchant à être à la fois les plus raisonnés et les plus révélateurs possible, les géographes ont réfléchi aux moyens d'améliorer ce qui n'était encore souvent au fond qu'un immense répertoire. Ils se sont, au-delà des simples juxtapositions, interrogés sur les liaisons entre les facteurs, sur les ressemblances et les différences. L'explication a progressivement empiété sur le corpus descriptif empirique. Ainsi s'est attiédie une certaine forme de géographie narrative dont l'objectif était essentiellement de perfectionner sans fin des classifications fluctuantes. La géographie est ainsi passée de la litanie (inventaire, énumération) d'objets localisés à l'explication de leur localisation.

Si ***décrire*** consiste à restituer phénomènes en énumérant fidèlement leurs caractères et leurs propriétés, ***expliquer*** consiste à les rendre intelligibles en les rattachant à une structure logique, notamment causale. Expliquer c'est "décomposer", "déplier" pour mieux voir ce qui est occulté, c'est passer du complexe au simple. C'est aussi associer entre eux des faits de telle sorte que certains d'entre eux puissent rendre compte de l'existence du fonctionnement ou de l'évolution d'autres. Mais ***description*** et ***explication*** constituent en géographie un couple interactif auquel il convient d'adjoindre la ***compréhension*** qui consiste à saisir la raison d'être, la signification des choses, à leur donner un sens, une valeur. On décrit en fait essentiellement ce qui peut être utile à l'explication, on explique que ce l'on connaît grâce à la description et on cherche à comprendre ce qui a été expliqué. En somme, la géographie humaine, et notamment la géographie sociale, doit intelligemment combiner la description qui s'efforce de donner à voir le réel (qu'est-ce que c'est ? comment c'est ?), l'explication qui vise à analyser rationnellement (comment cela fonctionne ? pourquoi est-ce là ?) et la compréhension qui prétend lui donner du sens (a quoi cela sert ? vers quoi cela tend ?)

2.3.2. Problématique de la démarche : Pour une géographie sociale inductive ou déductive

La question qui se pose ici est de savoir laquelle des démarches (inductive ou déductive) offre le plus d'avantages en matière d'explication des faits en géographie sociale.

Pratiquer ***une méthode inductive*** consiste à généraliser à partir d'observations de la réalité effectuées sur plusieurs cas individuels que l'on cherche à expliquer et à comparer. L'objectif est de dégager des traits communs ou des spécificités, d'établir des typologies à partir des énoncés singuliers et éventuellement, *in fine*, de construire des lois scientifiques, un modèle[15] ou une théorie[16]. L'induction est donc une démarche amplifiante qui va du particulier au général. Par exemple si A, A', A'', etc. possèdent la propriété *p*, alors je prédis que le prochain A, voire tous les autres A, possèdent ou possèdent probablement la propriété *p*.

[15] Le modèle est une représentation schématique de la réalité élaborée en vue d'une démonstration.

[16] Une théorie est un ensemble d'hypothèses (c'est-à-dire de solution anticipée, possible et plausible, proposée face à une problématique et que le chercheur doit confirmer ou infirmer), de concepts (c'est-à-dire une idée résultant d'un travail d'abstraction et de généralisation), et si possible de lois, de théorèmes (proposition démontrable qui résulte de propositions précédemment établies) voire d'axiomes, non contradictoire, reliés entre eux et réunis en un corpus cohérent, visant à expliquer une catégorie de phénomène ou leur totalité.

Alors que la méthode inductive, face à un problème, généralise à partir de cas particuliers et donc ne part pas d'une proposition initiale, la déduction s'appuie quant à elle sur une hypothèse admise *a priori*, d'où sa qualification de **méthode hypothético-déductive.** Cette démarche étudie donc un phénomène en fonction d'une hypothèse qu'elle vérifie, la vérification pouvant aboutir à une validation ou à une réfutation. Grâce au raisonnement, la déduction tire d'une ou plusieurs propositions celle ou celles qui suivent logiquement. Par exemple, un énoncé B est déductible d'un énoncé A, si A est vrai, B qui en est la conséquence est nécessairement vrai. Si la concordance entre l'hypothèse et le réel est satisfaisante, on peut dans une certaine mesure énoncer une loi générale. Sinon, on repart sur d'autres hypothèses.

En matière d'explication sociale, la démarche déductive présente à bien d'égard un réel avantage sur la méthode inductive. La démarche déductive permet en effet d'inscrire la recherche, d'emblée dans une catégorie bien repérée des registres théoriques de la connaissance. Elle autorise de fructueuses comparaisons, de lieu à lieu, de méthode à méthode et se veut plus explicative que l'induction qui est quant à elle est très utile lorsqu'on aborde un domaine méconnu. La déduction simplifie la tâche au chercheur en réduisant considérablement le champ de son observation et de son analyse (sélection des faits étudiés en regard d'une problématique précise). En fournissant parfois des modèles, elle propose non pas des causalités simples, mais de véritables structures explicatives au sein desquelles les différents facteurs sont pondérés, relativisés ou hiérarchisés les uns par rapport aux autres.

Pour appliquer sa démarche, la géographie sociale dispose d'un ensemble d'outils emprunté aussi bien à la géographie humaine qu'aux sciences sociales connexes : sociologies, psychologie, ethnographie, etc.

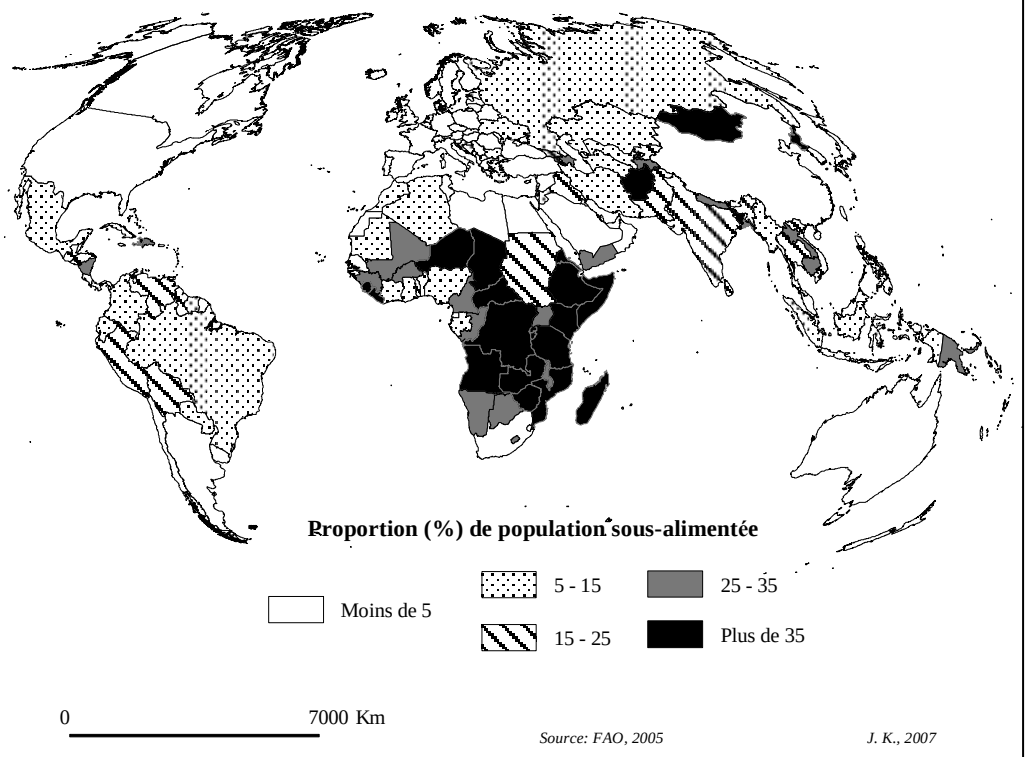
2.3.3. Les outils et techniques de la géographie sociale

Les méthodes de la géographie en générale et celles de la géographie sociale en particulier s'appuient sur le traitement de données et d'informations localisées dont on étudie les répartitions, les distributions géographiques.

La carte, puis ses formes dérivées complexes tels les systèmes d'information géographique, sont des outils de base. *La **carte** est une représentation schématique et conventionnelle de la totalité ou d'une portion de la surface de la Terre*. Pour étudier la surface de l'écorce terrestre, le

géographe a besoin d'observation directe sur le terrain. Il est aidé de la présentation détaillée et facilement maniable de cette surface qu'est la carte. La carte est donc un outil essentiel pour le géographe. Elle est inhérente à la recherche géographique parce que « *la seule vue d'une figure, qui sera une parfaite image de quelques corps, nous le fera mieux appréhender que ne pourrait le faire l'ouïe d'un long discours* » (P.-J François, 1652, p.345 cité par Bavoux 2002). Grâce à la carte, le géographe parvient à acquérir une approche holistique de l'ensemble des configurations de l'espace que ne peut lui fournir sa position quotidienne au sol. Les cartes sont utilisées pour mesurer des inégalités ou pour caractériser la diversité, pour repérer des zones homogènes, établir des limites à partir de discontinuités, discerner des ruptures dans des gradients, produire divers découpages dans des territoires ou dans des réseaux, autrement dit, pour analyser ce qui constitue la ***géodiversité*** (figure 2).

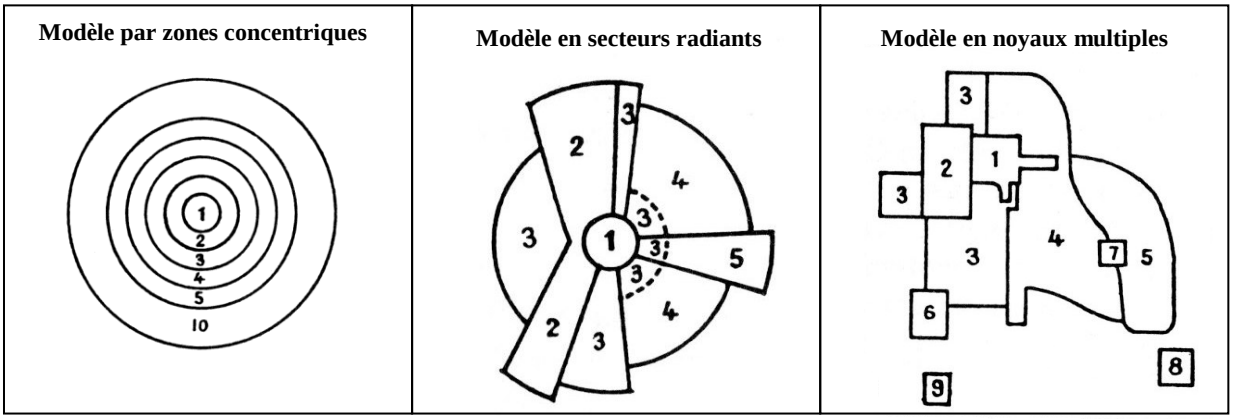
Figure 2 : La sous-alimentation dans le monde en 2000-2002



Cet outil d'analyse n'est cependant pas l'apanage des géographes. La carte intervient en effet dans diverses disciplines (sociologie, économies, etc.) et dans de nombreux secteurs d'activité (politique, publicité, entreprise, ONGs, etc.). Cet usage pluridisciplinaire et multisectoriel tend même à se renforcer ces dernières années, avec la démocratisation de l'outil informatique et des logiciels de dessin et de cartographie. Aujourd'hui produire une carte avec un ordinateur ne requiert quasiment plus de compétence géographique (Bavoux, 2002). La carte n'en demeure pas moins un *outil de base* en géographie.

Les modèles et ***les systèmes*** sont également d'autres outils utilisés en géographie sociale. Les modèles sont, selon le géographe anglais Peter Haggett[17], une représentation schématique de la réalité élaborée en vue d'une démonstration. Un modèle est une construction transposable qui identifie les éléments le constituant et examine leurs relations et leur interdépendance. On peut distinguer plusieurs types de modèles, en fonction de critères différents. On a ainsi, suivant leur finalité, les ***modèles descriptifs*** qui résultent du travail d'observation et les ***modèles explicatifs*** qui représentent une théorie. À ces deux modèles, il faut adjoindre ***les modèles prédictifs*** qui permettent, en jouant sur les variables d'un système, de comparer plusieurs scénarios possibles de son évolution. Ils peuvent être déterministes ou possibilistes. Selon leur mode d'expression en revanche, on distingue les ***modèles mathématiques*** donnés sous forme d'équation (par exemple $y = ax + b$), ***les modèles de système*** ou encore ***modèles graphiques*** ou ***iconiques*** identifiant sous forme de schémas les éléments et les flux d'un système donné. Les modèles graphiques sont des représentations dessinées, plus ou moins épurées et abstraites (figure 3). Ils sont fondamentaux en géographie.

Figure 3 : Les trois modèles classiques de la structure intra-urbaine des villes américaines



1 : Central business district 2 : Zone de transition 3 : Résidence des classes populaires 4 : Résidence des classes moyennes 5 : Résidence des classes bourgeoises 6 : Industries lourdes 7 : Centre d'affaires secondaire 8 : Résidence suburbaine 9 : Industrie suburbaine 10 : Zone de migrations pendulaires

Source : J. B. Racine, Annales de Géographie, n° 440, 1971, p.399

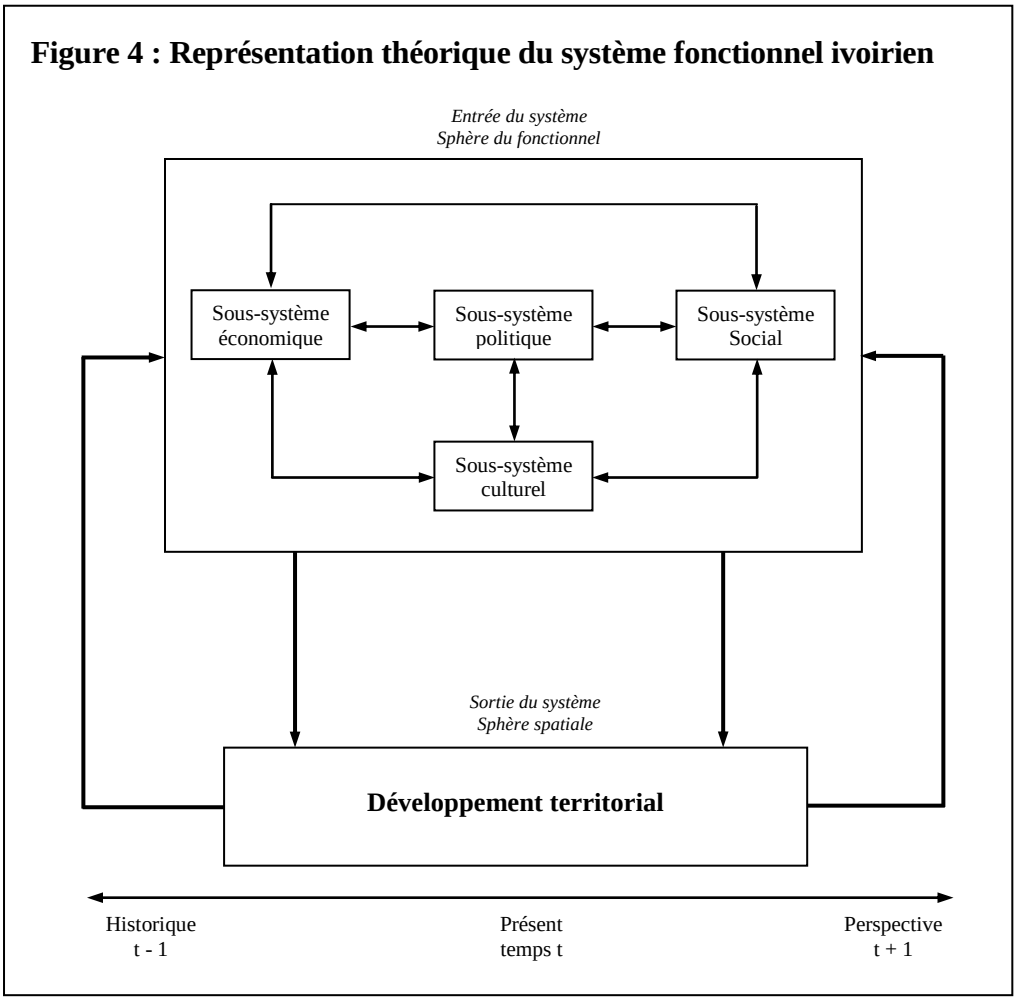
Représentations simplifiées de la réalité et des relations entre les différents acteurs de cette réalité, les modèles permettent mieux que d'autres techniques d'appréhender certains problèmes. Ils sont très utiles pour la construction de la connaissance, de la réflexion théorique et pour l'aide

[17] HAGGETT (P.), 1973 - L'analyse spatiale en géographie humaine, Paris, A. Colin, 390p.

à l'action en facilitant des choix raisonnés. L'objectif des modèles est de rendre intelligibles des phénomènes à première vue impénétrables en ne retenant délibérément, dans la masse des données, ce qui facilite la réponse à une problématique. Ils aident donc à comprendre et à faire comprendre.

Par le biais des modèles de système, mais aussi des modèles mathématiques, ***l'analyse systémique***, dite par extension ***géographie systémique***, étudie les systèmes géographiques. Tout ***système***, défini comme un ensemble cohérent d'éléments interdépendants et non hiérarchisés, a une structure ou une organisation et un état à un moment donné, que l'on peut modéliser. Il peut être ouvert sur l'environnement ou fermé, être en équilibre ou évoluer. L'analyse systémique est très utile pour montrer le jeu des interactions entre contraintes et lieux. C'est un outil de premier ordre pour cerner le fonctionnement d'un territoire, son autoreproduction (figure 4).

Figure 4 : Représentation théorique du système fonctionnel ivoirien



J. K., 2007

Aux outils cartographiques et aux modèles, il faut adjoindre ***les outils mathématiques*** ou ***quantitatifs***. Il s'agit ici de données chiffrées, traitées par la ***statistique*** et qui font de plus

en plus appel à l'informatique, seul outil assez performant pour traiter des masses de données considérables. Si les statistiques étaient employées auparavant, elles ne l'étaient toutefois que comme complément d'une description littéraire. Elles sont désormais au cœur de la démarche géographique. ***Les statistiques descriptives*** sont les outils les plus simples. À l'intérieur de ces outils, on distingue les paramètres de position et ceux de dispersion. L'utilisation des ***paramètres de positions*** se généralise. Ce sont entre autres les ***médianes*** (valeur centrale séparant en deux parties égales une population donnée) et les ***moyennes*** (valeur centrale d'une distribution sont les outils les plus employés. On a aussi les ***paramètres de dispersion*** qui mesurent l'hétérogénéité d'une population. À l'intérieur de ces paramètres, on distingue la ***variance*** et ***l'écart-type*** (racine carrée de la variance) qui montrent la dispersion par rapport à la moyenne. D'autres paramètres sont les ***quantiles***. Ceux-ci sont encore plus utilisés : divisant la population en classe d'effectifs égaux, par exemple en quatre classes pour les ***quartiles*** et en dix pour les ***déciles***, ils permettent d'établir des comparaisons. Ainsi, on peut à partir des quartiles confronter par exemple les revenus des 10% les plus riches d'une population à ceux des 10% les plus pauvres.

Pour traiter les faits sociaux, les géographes ont aussi puisé chez les anthropologues et les sociologues quelques outils comme ***la notion des « rôles »*** joués par les individus. Les rôles assurent à chacun une place reconnue dans la société, un statut voire du prestige. L'analyse des rôles rejoint la description des institutions puisque celles-ci reposent sur la complémentarité et la division des tâches. Ceux qui jouent les mêmes rôles appartiennent aux mêmes catégories, aux groupes sociaux. Si les individus ont un même rôle, un même intérêt, mais pas le sentiment de former un tout, on parle de ***collectivité*** ; en revanche, quand la même situation se solde par les mêmes joies et récompenses à partager pour les membres du groupe, on parle de ***classe***.

Conclusion partielle

En résumé, on peut dire que l'ambition de toute géographie sociale, c'est de décrire et d'expliquer les aspects de la vie en société qui contribuent à la différenciation du monde et à l'organisation de l'espace. Centrée sur les structures et les dynamiques de la société, la géographie sociale affirme le poids essentiel de ces déterminants dans la production de l'espace géographique (et inversement, puisque celui-ci intervient à tous les niveaux dans la vie sociale). Elle revendique une plus grande sensibilité aux hommes et propose une approche plus sociologique des faits

géographiques. Elle étudie, à travers leurs dimensions spatiales, les architectures sociales (systèmes de relations, organisations territoriales, représentations collectives, etc.) et les groupes sociaux (ethnies, catégories socio-professionnelles, etc.). Elle observe les comportements individuels ou collectifs, les changements de la société (vieillissement de la population, tertiarisation des emplois, développement du travail féminin, nouvelles conceptions familiales, etc.) et ses problèmes, notamment le chômage, les ségrégations, les drogues et les inégalités et luttes sociales.

Chapitre III : Géographie sociale et problématiques actuelles de notre société : Cas des inégalité socio-spatiales dans le monde

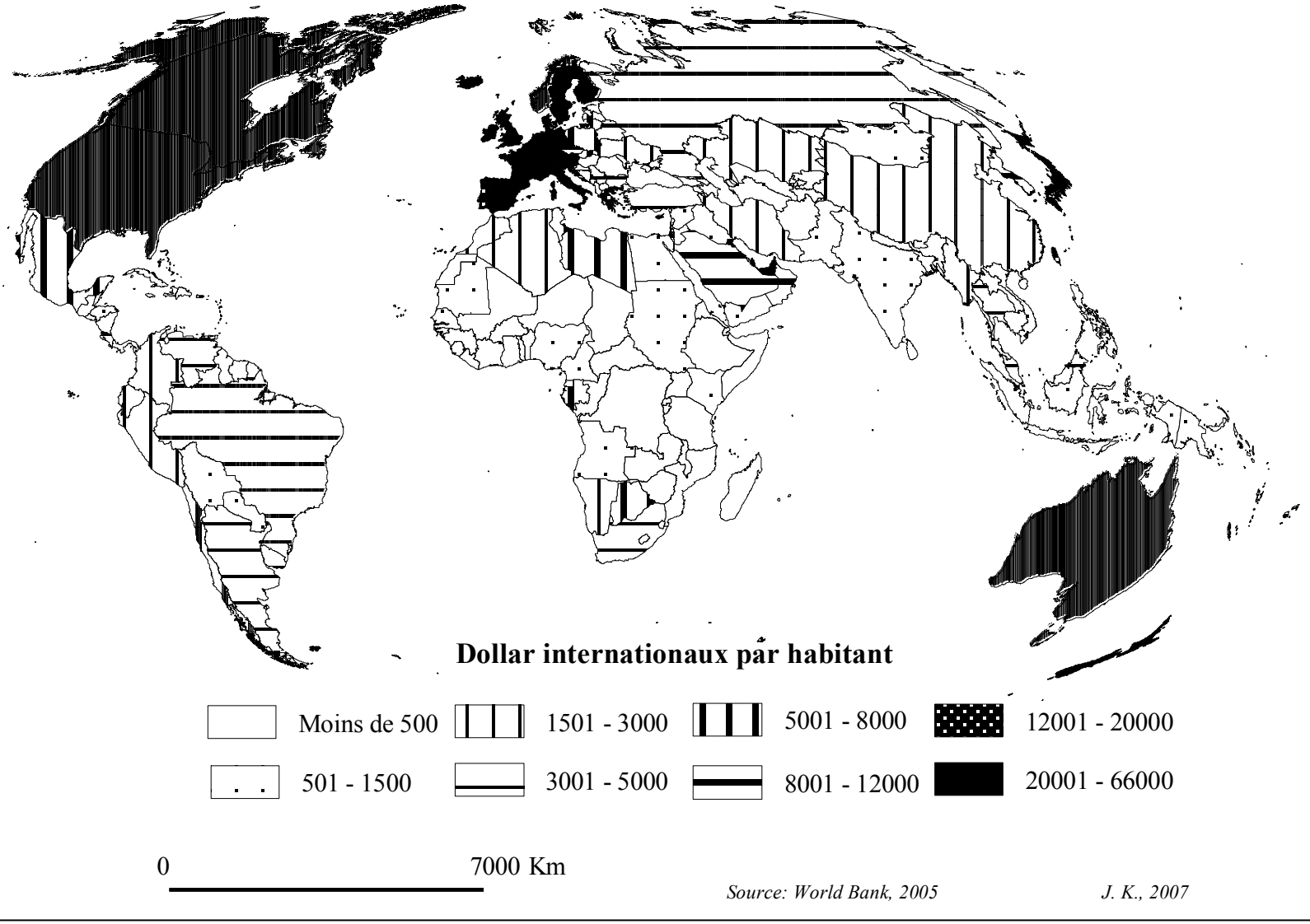
Depuis la déclaration des droits de l'homme qui affirme que : *« les hommes naissent libres et égaux en droit »*, les individus ne peuvent plus être pensés comme intrinsèquement différents en fonction de leur origine (noble ou non), de leur sexe, de leur âge de leur race supposée ou de leurs pratiques (religieuses, sexuelles, etc.). Cependant, chacun a le sentiment que la phrase de **La Fontaine**, *« Selon que vous serez puissant ou misérable.. »* n'a rien perdu de sa valeur. Les inégalités sociales sont perçues comme des manquements de la vie collective à cette obligation d'assurer à chacun un statut, des possibilités qui ne soient pas attentatoires (nuisibles) à "l'égalité en droit". Les différences d'âge, de sexe, de profession, de situation matrimoniale, d'apparence physique (grand / petit, bronzé / blanc, noir / café au lait, etc.), de niveau d'études (non-diplômé / énarque) etc., par exemple conduisent dans de nombreux pays et régions du monde à des inégalités (les femmes gagnent généralement moins que les hommes, les jeunes sont davantage victimes du chômage, etc.). On retrouve aussi un autre type d'inégalité socio-spatiale à l'échelle du monde, appelée ***inégalité internationale***. Imaginons un monde avec 20% de pays développés, et 80% de pays en développement. Environ 80% de la matière première va aller droit aux pays riches alors que qu'il ne restera plus que 20% de matière première pour le reste du monde. On retrouve donc une contradiction sociale, dans le sens qu'un petit nombre de pays s'enrichit, alors que dans la grande partie du monde, on observe une accumulation de la misère.

Par inégalités on entend donc l'accès différencié à des biens sociaux importants. Ce qui est un " bien ", dans le sens de cette définition, peut varier entre sociétés et cultures aussi bien qu'entre les sous-ensembles d'une même société. Par inégalité sociale, notion centrale des sciences sociales, on entend la répartition inégale des chances et des risques dans la vie des individus et des groupes selon leur position dans l'espace social.

1. L'inégale répartition de la richesse dans le monde

La richesse est mesurée ici à partir du ***produit national brut (PNB)*** par habitant exprimé en $ US p.p.a. (parité du pouvoir d'achat). Le PNB mesure la richesse *intérieure et extérieure* attribuable à la population du pays considéré. La répartition du produit national Brut rend compte de situations très diverses à l'échelle du monde. La figure 5 qui suit nous illustre ce constat.

Figure 5 : Répartition du PNB (en dollar) par habitant en 2005



Source: World Bank, 2005 *J. K., 2007*

À l'analyse de la figure 5 ci-dessous, on constate que les inégalités démo-économiques sont particulièrement marquées à l'échelle du monde. *Les revenus les plus élevés* (plus de 20000 $) s'observent essentiellement en Amérique du nord, en Europe occidentale et septentrionale, au Japon, en Australie et Nouvelle Zélande. Ces pays produisent à eux seuls plus de la moitié de la richesse du monde alors qu'ils ne représentent que 15% de la population mondiale. En dehors de ces pays, des revenus élevés s'observent également dans les monarchies du Golfe persique notamment au Koweït et aux Émirats Arabes Unis et au Sultanat de Brunei. Les revenus intermédiaires ou moyens (5000 à 20000 $) se répartissent aussi bien en Afrique, qu'en Amérique, en Europe et en Asie. La borne inférieure de ces revenus (5001 à 8000 $) se concentre cependant en Afrique (Libye, Gabon et le Botswana), en Amérique centrale (Mexique) et du sud (Chili), en Europe de l'est, notamment dans certains nouveaux pays de l'Union européenne (Pologne, Lituanie et Lettonie). La borne supérieure se concentre quant à elle en Europe du sud, notamment au Portugal, en Grèce et à Chypre, en Israël et dans les nouveaux pays industrialisés de l'Asie de l'est (Taïwan). Les faibles revenus (moins de 5001 $) se concentrent en revanche en Afrique, en Asie et en Amérique centrale et du sud. Dans cette catégorie, les revenus les plus faibles (moins de 500 $) se retrouvent surtout en Afrique subsaharienne. Sur les 34 pays présents dans cette catégorie, 25 sont en Afrique subsaharienne, soit 73,5%.

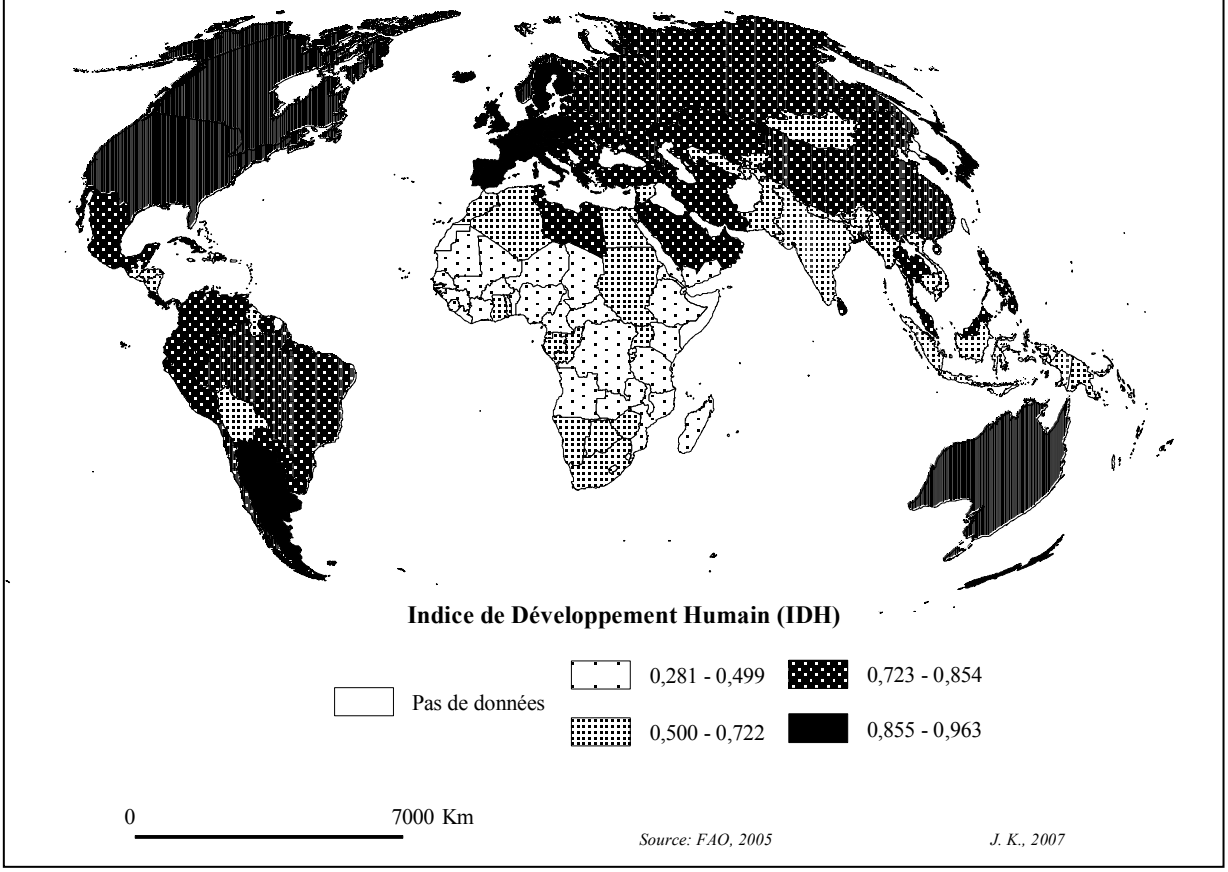
Ces disparités dans la répartition des revenus résultent de facteurs d'ordre historique, économiques et sociaux. D'une manière générale, il ressort, que les pays qui affichent les revenus les plus élevés sont ceux qui ont très tôt éprouvé (depuis le XV^{e} siècle) une accumulation du capital associée à une précocité de l'industrialisation. Leurs économies sont aujourd'hui de plus en plus dominées par le secteur tertiaire, mais celui-ci s'appuie largement sur les performances de la base industrielle (et agricole), dont la gestion est de plus en plus externalisée. Il s'agit essentiellement des pays de l'Europe occidentale, de l'Amérique du nord et du Japon. Dans les pays à revenus élevés tels que le Koweït, les Émirats Arabes Unis et le sultanat de Brunei, par contre les structures de l'économie sont très différentes de celles du précédent groupe. Ici les revenus élevés sont essentiellement garantis par une politique de redistribution de la richesse soutenue par la rente pétrolière. Les pays qui affichent les revenus les plus faibles sont en général ceux qui ont connu un démarrage industriel tardif, et qui accusent un poids important de la dette et du sous-emploi. Leurs économies sont de manière générale désarticulées et très dépendantes de l'extérieur. Il faut retenir qu'il ne s'agit ici que de caractéristiques générales. À l'intérieur de chaque groupe, des facteurs locaux traduisent certaines spécificités. En Afrique subsaharienne par exemple, l'instabilité socio-politique et la mauvaise gouvernance ont des incidences sévères

sur le développement socio-économique et contribuent de ce fait fortement au maintien de revenus relativement faibles. Il faut par ailleurs retenir que le niveau du produit par habitant ne permet pas à lui seul de mesurer le niveau de développement d'un pays. D'autres indicateurs permettent dans une certaine mesure de l'appréhender. C'est le cas de ***l'indice de développement humain*** (***IDH***).

2. Répartition de l'IDH : Des inégalités importantes

L'indice de développement humain (***IDH***) a été proposé à la fin des années 80 par le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD). L'IDH est la moyenne de trois indicateurs qui quantifient la santé, le niveau d'éducation et le niveau de revenu dans chaque pays. Sa distribution indique des disparités importantes dans les régions du monde (figure 6).

Figure 6 : Répartition de l'IDH dans le monde en 2003



L'indice de développement humain mesure la qualité de vie dans le monde. Plus l'indice de développement humain est élevé, plus les conditions de vie et d'encadrement sont bonnes dans le pays concerné. A l'analyse de la figure 6, on constate dans l'ensemble que l'IDH est très élevé dans les pays à revenus élevés, notamment ceux d'Amérique du nord, de l'Europe de l'ouest, au Japon, en Australie et en Nouvelle Zélande. Une exception se révèle cependant à ce niveau. Il s'agit de l'Argentine. Avec un revenu moyen de 4466 $ par habitant, ce pays affiche un IDH (0,863) au-dessus de celui de certains pays dont le revenu moyen par habitant atteint, voire excède 20000 $: Koweït (0,844) et Émirats Arabes Unis (0,849). Les IDH élevés (0,723-0,854) se répartissent invariablement dans les pays à revenus faibles, intermédiaires et élevés. De façon générale, on peut dire que l'IDH dépend de la vitalité des politiques d'encadrement social qui sont à leur tour sous la dépendance des rapports sociaux. Plus les politiques d'encadrement social sont entreprenantes, plus l'IDH est fort. Il apparaît donc clairement que le produit en tant que tel ne mesure pas l'utilité sociale de la production qu'il comptabilise, de même on ne peut assimiler niveau de revenu et niveau de vie, même si l'un est souvent considéré comme une approximation de l'autre. Les indices de développement humain moyens se concentrent quant à eux surtout en Asie du sud et du sud-est et dans une certaine mesure en Amérique centrale et du sud et en Afrique septentrionale et australe. Il s'agit ici certes de pays à bas revenus, mais qui présentent une relance économique et un accroissement des investissements dans le domaine social. Les IDH les plus faibles (moins de 0,5) se répartissent surtout en Afrique subsaharienne. Les facteurs qui expliquent cette faiblesse des IDH sont nombreux : récession économique, effets des politiques d'ajustement structurel, troubles socio-économiques, impacts de la pandémie du VIH/SIDA, etc. Dans la plupart de ces pays, on observe depuis ces dix dernières années une dégradation inquiétante des conditions de vie. Un des faits illustratifs de cette situation est la persistance du problème de la faim et de la malnutrition.

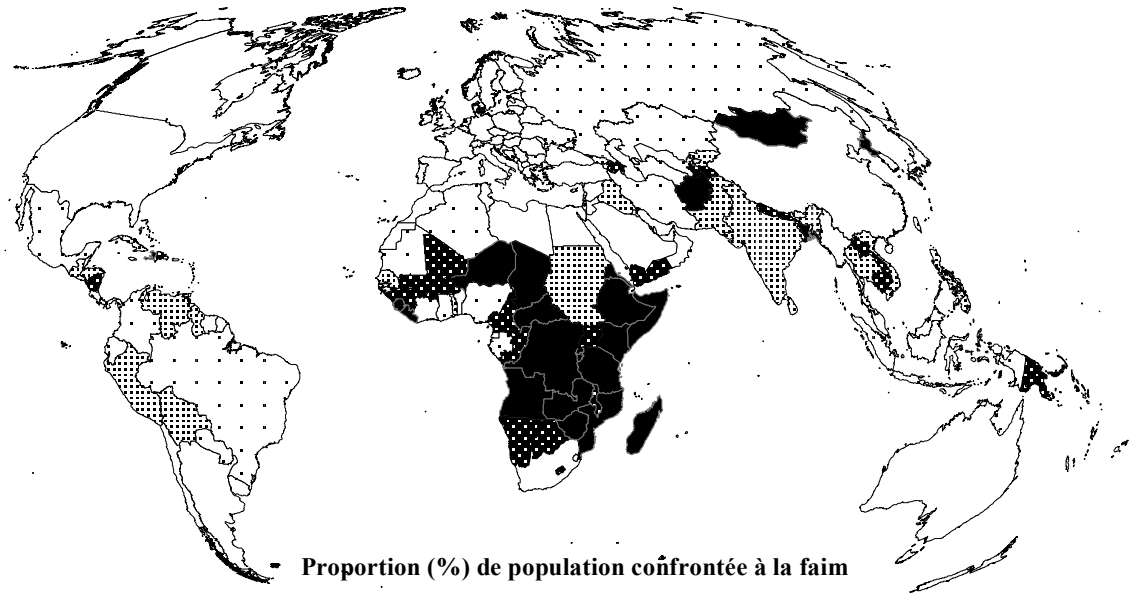
3. La faim et la malnutrition dans le monde

Notre 21ème siècle commençant connaît un scandale dont on parle, cependant, trop peu : celui de la ***faim*** dans le monde. Il est à peine croyable qu'à l'époque de la conquête spatiale et des communications instantanées à travers le globe par Internet, ce fléau moyenâgeux qu'est la famine affecte encore de grandes étendues, et même parfois des nations entières. Le rapport de l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation (la FAO) publié en 2004 le montre : 850

millions de personnes, soit un terrien sur six, souffrent de faim ou de malnutrition ; un enfant en meurt toutes les cinq secondes. Ce triste bilan de la faim dans le monde montre qu'en dépit des progrès technologiques et de la croissance, le fléau résiste. Il y a aujourd'hui en valeur absolue autant d'affamés dans notre monde qu'il y a quinze années. Ces chiffres montrent que "***l'objectif du millénaire***" fixé en 2000, réduire de moitié le nombre de personnes sous-alimentées d'ici 2015, sera difficilement, voire ne sera pas atteint. La ***faim*** est définie comme un état de manque important de nourriture caractérisé par un apport alimentaire insuffisant pour combler les dépenses énergétiques journalières d'un individu et entraînant des carences en vitamines et en nutriments. La ***malnutrition*** désigne quant à elle l'état d'un individu dont l'alimentation est mal équilibrée ou inadaptée aux conditions de vie (sous-alimentation, suralimentation, carence).

Il y a une géographie de la faim (figure 7). Même dans les pays riches, on est surpris de constater que la malnutrition existe encore, en dépit de tous les programmes sociaux. Au total, 9 millions d'habitants des pays industrialisés ont faim ; c'est aussi le cas de 25 millions dans les pays dits "*en transition*" (revenus intermédiaires). Mais on ne sera pas étonné que pour l'essentiel, la famine aille de pair avec le sous-développement (figure 7).

Figure 7 : La faim dans le monde en 2004



De l'analyse de la figure 7, il ressort clairement que le drame de la faim se concentre surtout en Afrique subsaharienne, en Asie et dans une certaine mesure en Amérique latine. Sur les 20 pays dont la prévalence en sous-alimentation est supérieure à 35%, 18 (soit 90%) sont situés en Afrique. En valeur absolue, on estime en revanche que plus de la moitié des personnes confrontées au problème de la faim, soit 63,68% se trouvent en Asie. L'Afrique subsaharienne en représente quant à elle un peu plus du quart, soit 25,03%.

Outre le drame humain que représentent la faim et la malnutrition, surtout pour des enfants qui en resteront marqués toute leur vie, les économistes mettent en avant les graves conséquences de ce fléau. Il est évident que la productivité et la créativité de travailleurs affamés et mal nourris ou handicapés par leur passé sont faibles et rendent la croissance et le progrès économique bien plus difficiles dans leur pays. La faim persiste ainsi dans de nombreuses régions et pourtant la productivité alimentaire n'a jamais été aussi importante dans le monde. Qu'est-ce qui explique donc ce paradoxe ?

On sait que les progrès techniques ont permis, dans les pays développés, de décupler les rendements à l'hectare cultivé, tout en diminuant significativement la population employée à cultiver ces terres. Les pays développés disposent de larges excédents de céréales, de produits laitiers, de viande dont ils ne savent que faire. De même dans les pays en développement, la production alimentaire et les rendements progressent, permettant souvent à ces pays d'être autosuffisants, voire de devenir exportateur : c'est le cas du Brésil où des poches de malnutrition subsistent pourtant, du Vietnam, etc. Le problème est que, dans des pays où ***les réseaux de transports sont faibles, voire inexistants*** dans certaines zones, il est très difficile d'acheminer les excédents des uns vers les populations en état de déficience alimentaire. L'exemple de Madagascar le montre bien : cette île, vaste comme la France, et fertile, dispose globalement de ressources alimentaires suffisantes, mais plus du tiers de sa population est sous-alimentée, car elle est incapable de transporter, en période de crise, la nourriture des provinces du nord vers les provinces du sud, plus sèches. ***L'insécurité*** est un autre obstacle grave à la solution du problème. Il est facile de constater une corrélation étroite entre la carte des zones affamées et celle des pays frappés par la guerre civile comme le Libéria, l'ex-Zaïre, l'Angola, le Soudan (avec le drame actuel du Darfour), le Tchad, ou en Asie, l'Afghanistan et, dans un passé récent, le Cambodge. À ces facteurs, il faut adjoindre les aléas climatiques et les catastrophes naturelles, le chômage, l'urbanisation sauvage et incontrôlée, la dégradation de l'environnement agricole (liée au raccourcissement des jachères, à une utilisation excessive des fertilisants chimiques et

à la déforestation), la destruction des systèmes et cultures indigènes et traditionnels, l'accès inéquitable aux ressources alimentaires, l'utilisation de l'aide alimentaire comme d'un instrument de pouvoir.

L'aide alimentaire offerte par les pays développés ou leurs ONG contribue également d'une certaine manière au renforcement de cette situation. La raison est que là aussi existent des effets pervers. La fourniture gratuite de boîtes de lait en poudre, de sacs de céréales, de tomates concentrées, aux populations les plus démunies, décourage en effet les producteurs locaux et rend les populations dépendantes d'un apport extérieur qui ne peut se poursuivre indéfiniment. Un autre facteur qui ramollit les initiatives des producteurs locaux et qui conduit à aggraver l'insuffisance agricole des pays les plus pauvres sont les politiques de subventions à courte vue des exportations agricoles pratiquées par les pays riches.

Devant ce désastre persistant, diverses solutions peuvent être avancées. Celles-ci découlent directement de l'analyse des causes que nous venons d'analyser. Dans l'ensemble, ces solutions portent sur une amélioration des infrastructures de transport et des réseaux de distribution des produits agricoles, la bonne gouvernance politique, économique et sociale, la mise en place de programmes de développement adaptés aux exigences locales. Les progrès technologiques en cours offrent également des promesses tout à fait intéressantes.

Conclusion partielle

Les indicateurs économiques, de santé, d'accès aux ressources, etc., en tant qu'indicateurs sociaux sont une entrée privilégiée pour appréhender les inégalités entre les êtres humains. Même si elles naissent généralement dans la position sur ou face au marché du travail, les inégalités sociales s'expriment dans de nombreux domaines avec des liens de causalités réciproques et croisés qui font de la pauvreté un cercle vicieux et un cumul de handicaps, et inversement de la richesse un cumul d'avantages. Leur étude valide donc l'intérêt et la pertinence des problématiques et questionnements de géographie sociale.

Conclusion générale

Depuis plus d'un siècle, la géographie sociale se donne les outils méthodologiques et théoriques afin de pouvoir analyser les défis auxquels font face les sociétés et les groupes sociaux dans l'espace et dans le temps. Comme l'indique si bien Di Méo (1998), la géographie sociale permet de fournir une explication des faits géographiques de caractère social.

Globalement, une ligne directrice structure cette approche propre à la géographie sociale : **étudier la société par l'espace.** Ce qui est premier en géographie sociale, c'est la société et non l'espace. Ce sont les mécanismes, les processus sociaux et sociétaux, le jeu des acteurs publics ou privés de toutes espèces. Si l'on ne cherche pas la société au départ, on ne la trouve pas à l'arrivée. Le moteur, la clé, c'est la société. L'espace est toujours second et si l'on commence par lui, on risque de ne pas comprendre. Mais il est bien évident que l'espace à son tour rend bien compte de tout un jeu de variations qui renforcent ou atténuent les décalages et les tensions entre société locale et société globale. Avec la géographie sociale, l'espace devient l'entrée par laquelle les géographes tentent d'apporter leur contribution à la connaissance des sociétés. Ouverte aux échanges avec d'autres géographies, pleinement investie dans les sciences sociales, elle (la géographie sociale) n'en continue pas moins à faire entendre un point de vue original sur le monde et sur la société. Elle demeure une discipline engagée ouverte sur différents champs de recherche, notamment la ville, la santé, l'accessibilité aux ressources, les risques, les médias, le sport, etc. Tout ceci dénote non seulement la grande diversité de la géographie sociale et aussi sa cohérence dans sa manière d'appréhender la dimension spatiale des sociétés.

Bibliographie

BERTRAND (M.-J.), FRÉMONT (A.), GALLAIS (J.), METTON (A.) (dir.), 1978 - *L'Espace vécu*, Actes du colloque de Rouen des 13 et 14 octobre 1976, CNRS RCP n°354, Universités de Caen, Orléans, Paris I, Rouen, Vincennes, 275p.

CHAPUIS (R.) 1976 - «Géographie sociale et géographie sociologique» dans n° spécial de *Recherches géographiques à Strasbourg*, pp.247-355.

CHATELAIN (A.), 1946 - «Cette nouvelle venue, la géographie sociale» in *Annales, Economies, Sociétés et Civilisations*, pp.266-270.

CHATELAIN (A.) 1947 - «Les fondements d'une géographie sociale de la bourgeoisie française» dans *Annales, Economies, Sociétés et Civilisations*, pp.455-462.

CHATELAIN (A.) 1953 - «Horizons de la géographie sociologique» dans *Annales, Economies, Sociétés et Civilisations*, pp.225-228.

CHEIZE (R.), CHEDEMAIL (S.), 2003 - Les régions françaises, atouts et problèmes, Belin.

CLAVAL (P.) 1973 - *Principes de géographie sociale*, Paris, Ed. M. Th. Génin, Librairies techniques, 351p.

CLAVAL (P), 2001 - Epistémologie de la géographie, Paris, éds. Nathan, Coll. Fac. 266p.

DAMETTE (F.), SCHEIBLING (J.), 2003 - Le territoire français, permanences et mutations, Paris, Hachette.

DI MÉO (G.), 1991 - L'Homme, la Société, l'Espace, Paris, Economica-Anthropos, coll. Géographie dirigée par Antoine S. Bailly, 319p.

DI MÉO (G.), 1996 - Territoire au quotidien, Paris, l'Harmattan, 207p.

DI MÉO (G.), 1998 - *Géographie sociale et territoires*, Nathan, coll. Fac. Géographie, Paris, 317p.

DI MÉO (G.) et BULÉON (P.) (dir.), 2005 - L'espace social. Lecture géographique des Sociétés, Paris, Armand Colin, 304 p.

FRÉMONT (A.), 1999 - *La Région, espace vécu*, Paris, Flammarion, coll. Champs, (1ère édition 1976), 288p.

FRÉMONT (A.), CHEVALIER (J.), HÉRIN (R.), RENARD (J.), 1984 - *Géographie sociale*, Masson, Paris, 381p.

GUILLON (M.), SZTOKMAN (N.), 2000 - Géographie mondiale de la population, Ellipses.

HERIN (R.) 1984 - « Le renouveau de la géographie sociale française » dans *Sens et non-sens de l'espace. De la géographie urbaine à la géographie sociale*.

HERIN (R.) - « Une géographie des rapports sociaux », dans *L'espace géographique* n° 2 avril/juin 1986, pp.108-110.

HÉRIN (R.), MULLER (C.) (dir.), 1998 - *Espaces et Sociétés à la fin du XXè siècle. Quelles géographies sociales ?*, Colloque de Géographie sociale de Caen des 10-11 octobre 1996, Les Documents de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines de Caen, n°7, Caen, 302p.

ROCHEFORT (R.), 1961 - *Le travail en Sicile, étude de géographie sociale*, Paris, PUF, 363p.

ROCHEFORT (R.), 1963 - « Géographie sociale et sciences humaines », *Bulletin de l'Association des géographes français*, n°314-315, pp.18-32.

ROCHEFORT (R.), 1982 - « Réflexions liminaires sur la géographie sociale », Colloque de géographie sociale, Lyon, éd. D. NOIN, 1983, pp.11-15.

ROCHEFORT (R.), 1984 - « Les classes sociales, l'Etat et les cultures en géographie sociale » dans *Revue de géographie de Lyon* n°3, vol. 59, 1984, pp.157-172.

SCHEIBLING (J.), 1994 - *Qu'est-ce que la géographie ?*, Paris, Hachette, 197p.

SECHET (R.), VESCHAMBRE (V.), 2006 - *Penser et faire la géographie sociale. Contribution à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 397p.

Liste des figures

Pages

Figure 1 : Rapports Espace / Société en géographie 18

Figure 2 : La sous-alimentation dans le monde en 2000-2002 25

Figure 3 : Les trois modèles classiques de la structure intra-urbaine des villes américaines 26

Figure 4 : Représentation théorique du système fonctionnel ivoirien 27

Figure 5 : Répartition du PNB (en dollar) par habitant en 2005 31

Figure 6 : Répartition de l'IDH dans le monde en 2003 33

Figure 7 : La faim dans le monde en 2004 35

TABLE DES MATIERES

Pages

Avant propos 3

Introduction générale 5

Chapitre I : Les origines de la géographie sociale 7

1. Un détour par la géographie humaine 7
2. L'émergence de la géographie sociale 10
3. Des géographies sociales contemporaines 14
   - 3.1. La géographie sociale française 14
   - 3.2. La géographie sociale allemande 15
   - 3.3. La géographie sociale anglo-américaine 17

Conclusion partielle 17

Chapitre II : L'interaction du social et du spatial 18

1. Géographie sociale : Définition et objet 18
2. Les champs, sources et méthodes de la géographie sociale 19
   - 2.1. Les champs de la géographie sociale 19
     - 2.1.1. Les indicateurs sociaux 19
     - 2.1.2. Les questions sociales 19
     - 2.1.3. Les groupes sociaux 20
     - 2.1.4. Les combinaisons socio-spatiales 20
   - 2.2. Les sources de la géographie sociale 21
     - 2.2.1. L'observation directe ou participante 21
     - 2.2.2. Les recensements 21
     - 2.2.3. Les enquêtes sociologiques 22
     - 2.3.1. De la description à l'explication en géographie 22
     - 2.3.2. Problématique de la démarche : Pour une géographie sociale inductive ou déductive 23

2.3.3. Les outils et techniques de la géographie sociale 24
Conclusion partielle 28

Chapitre III : Géographie sociale et problématiques actuelles de notre société : Cas des inégalités socio-spatiales dans le monde 30

1. L'inégale répartition de la richesse dans le monde 30
2. Répartition de l'IDH : Des inégalités importantes 33
3. La faim et la malnutrition dans le monde 34
Conclusion partielle 37

Conclusion générale 38
Bibliographie 39
Liste des figures 41
Table des matières 42